

|  |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
|--|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
|  | <p>Henry Pierre : Né le 18-10-1869 à Edern ; 1895, prêtre, vicaire à Saint-Goazec ; 1896, vicaire à Beuzec-Conq ; 1903, vicaire à Châteauneuf-du-Faou ; 1914, recteur de Pleuven ; 1944, maison de Keraudren ; 1945, prêtre résidant à l'hôtel-Dieu de Pont-l'Abbé ; décédé le 4-11-1948.</p> <p>Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1948 p. 597-598.</p> |
|--|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

M. Pierre Henry, ancien Recteur de Pleuven. Né à Edern en 1869, dans une famille profondément chrétienne, M. Henry commença assez tardivement ses études à Pont-Croix, sa famille étant installée à Briec, jusqu'à son départ pour le Canada vers 1900. Il fut sans doute brillant élève car à une belle intelligence s'alliaient chez lui, une excellente mémoire et une vive imagination. Ordonné prêtre en 1806, il fut nommé vicaire à Saint-Goazec : le site enchanteur des Montagnes Noires et des rives de l'Aulne dut ravir son âme de poète et d'artiste.

Il y contracta une amitié fidèle, celle de M. Rospars, précepteur dans la famille de Saint-Simon, qui sut apprécier la valeur intellectuelle du jeune vicaire. Plus tard, le vieux chanoine, directeur de la Semaine Religieuse, demandera son avis au vicaire de Châteauneuf, sur la rédaction de certains articles sensationnels de sa revue.

Il devint vicaire à Châteauneuf, après avoir passé quelque temps à Beuzec-Conq. C'est durant le long stage, qu'il fit dans cette paroisse, qu'il donnera vraiment sa mesure et que son influence se fit profondément sentir à la campagne.

Sa personnalité, nettement accusée; supportait difficilement la contrainte ; sa timidité naturelle s'accommodait mal des milieux où il ne pouvait épancher son cœur. Aussi la campagne de Pont-Pol au Vern, des confins de Lennon aux marches de Landeleau était-elle son royaume incontesté !

Au vénéré M. Péron, les malades de la ville et des faubourgs ; au jeune collègue, les œuvres de jeunesse ; le travail ainsi réparti, tout était pour le mieux. Pas dans le meilleur des mondes toutefois, car l'époque était difficile. Epoque des inventaires, de laïcisation à outrance, de sectarisme farouche ; aussi voyait-on l'ardent vicaire parcourir sans cesse les villages, entrer dans les familles pour apaiser, éclairer, guider, soutenir les courages, conseiller, consoler. Grâce à ses efforts, les écoles libres de Châteauneuf connurent une population scolaire nombreuse. Que de pauvres il secourut, que de malades il aida à franchir le redoutable passage.

A ce travail extérieur, épuisant à cause des routes impraticables, bienfaisant cependant pour son tempérament nerveux, s'ajoutait un travail intellectuel intense. Peut-être pas toujours très méthodique, jusque dans le travail, il aimait la fantaisie. M. Henry lisait beaucoup : sa chambre était encombrée de nombreuses revues qu'il ne se contentait pas de feuilleter et cependant on était charmé par la tournure poétique dont il revêtait sa pensée, dans le riche dialecte cornouaillais qu'il maniait si bien.

Rien d'étonnant après cela que son confessionnal fut le plus fréquenté et véritablement assiégé à l'occasion des fêtes et du temps pascal.

A côté de ce ministère fructueux pleinement et consciencieusement rempli, il y avait les instants de détente : les loisirs, il y avait les grandes vacances dont il profitait pour accomplir chaque année un grand voyage. Il connaissait toutes les provinces françaises qu'il visita à l'occasion d'un Congrès Eucharistique, d'un Congrès Marial, ou d'une fête religieuse quelconque. Il franchit même les mers pour participer aux Congrès Eucharistiques de Londres et de Carthage ; il fit trois fois le voyage de Rome. Chaque voyage était l'occasion d'aventures qu'il aimait à narrer d'une façon caustique, en petit comité. Au cours d'un voyage à Rome, roulant en taxi sur la Via Appia Antiqua, non loin du tombeau de Coecilia Metella, l'auto du cardinal Pacelli, retour de Castel Gandolfo, heurta le taxi. M. Henry fut légèrement blessé à la tête, sans doute par quelque éclat de vitre. On s'empressa autour de la victime, qui eut plus de peur que de mal et cela se termina par une bénédiction du futur Pie XII.

Il fut nommé recteur de Pleuven en 1913 : il devait y rester jusqu'en 1943. A peine installé, il fut mobilisé comme infirmier.

Bon, il le fut pour ses paroissiens à l'extrême, trop parfois, serait-on tenté de dire. Chez lui, pas de mur de clôture, pas de porte fermée, pas de clef aux armoires. Ses cerisiers, ses pommiers appartenaient à tous, particulièrement aux enfants, qui avaient pour consigne de ne pas tout emporter le jour même.

Très tôt le matin il se rendait à l'église où depuis le décès de son bedeau il sonnait l'Angelus. L'été, après son repas du soir, il s'y rendait et y restait jusqu'à la nuit. L'hiver, malgré les instances de sa bonne, il retardait indéfiniment le souper pour rester plus longtemps devant le tabernacle. Qui le voyait prier de longues heures immobiles, à genoux, en était profondément édifié. Sa santé, en dépit des années, se maintenait robuste, mais rapidement sa vue déclinait ; il ne se plaignait jamais de cette cruelle épreuve pas plus d'ailleurs que de celles ressenties inévitablement au cours de son long ministère ; combien dure cependant dut être pour lui la privation de la lecture, Dieu seul le sut. Cette infirmité l'obligea à quitter, avec quel déchirement, sa paroisse où il aurait désiré mourir ; l'accueil qu'il reçut à Rumengol fut un soulagement à sa douleur et il lui fut doux de confier à la mère « de tous remèdes » ses infirmités et ses peines, car ses grandes dévotions étaient : l'Eucharistie, la Sainte Vierge et Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Il ne tarissait pas d'éloges sur les soins « maternels » prodigués par son supérieur, le chanoine Pencreac'h.

Une de ses dernières joies fut la solennité de son cinquantenaire de prêtrise célébrée à Pleuven. Puis il se retira à Pont-l'Abbé où pendant quatre ans il fit l'édification de ses confrères par ses stations interminables devant le tabernacle. Les derniers jours furent très douloureux, achevant ainsi de mettre le sceau de la croix sur une vie déjà si mortifiée.

Enterré à Pleuven le 6 novembre, la population qu'il avait quittée depuis cinq ans, manifesta par son empressement à ses obsèques, la joie d'accueillir ses restes mortels.